

**Il était une fois... LA MANIFESTATION PARISIENNE DES ÉTUDIANTS**

# Et les jeunes ont résistance !



CC-BY-SA / MUSEE DE LA RESISTANCE NATIONALE CHARLES DE GAULLE / PHOTOFESTIVAL / PHOTOFESTIVAL



**VIANTS DU 11 NOVEMBRE 1940**

**crié :**



Cette photographie est à ce jour le seul cliché connu de cet événement. Elle a été retrouvée en 1996 par Henri Nicolo, élève de la « promo » 1938 de l'Institut agronomique, dont on voit ici les élèves défilant le 11 novembre 1940. Elle a été prise à Paris, à l'angle des avenues George-V et des Champs-Élysées (à l'arrière-plan à gauche, on distingue l'enseigne du Fouquet's...). La forme « militaire » du rassemblement indique que ces élèves s'apprentent à fleurir la tombe du Soldat inconnu, sous l'Arc de triomphe.



KEYSTONE

Montoire, 24 octobre 1940, la poignée de main de la honte : Pétain fait allégeance à Hitler.

Il est 16 heures, ce 11 novembre 1940, c'est la sortie des cours, ils se rassemblent, entre 3000 et 5000, l'Arc de triomphe en ligne de mire, dignes, déterminés, prêts à défier l'ennemi. Laissons Aragon commenter (1) : « Dans Paris bâillonné, moins de 5 mois après qu'un maréchal de France eut proclamé que la patrie avait touché la terre des épaules, les étudiants descendirent dans la rue, et leur jeune voix retentit si haut que la France tout entière l'entendit et cessa de croire à la défaite. L'ennemi ne s'y trompa pas... »



# Il était une fois... La manifestation étudiante du 11 novembre 1940



En juin 1940, les nazis envahissent Paris et l'administration d'occupation se met en place (ici des généraux à l'Assemblée nationale). Très vite, les juifs sont pris pour cible par le régime de Vichy, qui choisit la collaboration. Entre juillet et décembre 1940, 46 lois et ordonnances, dont certaines durcies par Pétain lui-même, vont discriminer et spolier les juifs.

MÉMOIRES D'HUMANITÉ / ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA SEINE-SAINT-DENIS



## François Lescure, l'initiateur

Il était d'une modestie maladroite. Physiquement il était raide comme un bout de bois, sa colonne vertébrale brisée par la Gestapo demeurera douloureuse pendant toute sa vie. En 1940, il pilote, avec Suzanne Djian, Francis Cohen et des étudiants non communistes, la manifestation du 11 novembre. Un des actes courageux de résistance qui démystifie la soumission de l'engagement communiste à la rupture du pacte germano-soviétique. Dès la Libération, François, brillante plume et bourreau de travail, travaillera à « l'Humanité » pendant un demi-siècle. Une belle tête surmontant une solide colonne vertébrale. **J.-Y. FOLLEZOU**

Dans les mois qui ont suivi l'armistice de juin, la plupart des Parisiens qui avaient fui reviennent. Les commerçants rouvrent leurs boutiques. Sur celles des juifs, une affichette indique que c'est une « maison juive ». Un million cinq cent mille hommes de 20 à 40 ans sont prisonniers de guerre. Rares sont ceux qui songent vraiment à résister. Pas encore, même si déjà de petits groupes d'antifascistes se sont constitués. Peu de gens ont entendu l'appel du général de Gaulle. Peu savent même qu'il existe ou qui il est. Le Parti communiste reconstruit peu à peu des réseaux et quelques numéros de « l'Humanité » clandestine circulent sous le manteau. Dans leur grande majorité, les Français croient en ce vieux maréchal, « sauveur de Verdun ». Quand celui-ci, le 24 octobre, rencontre Hitler à Montoire, lui serre chaleureusement la main et annonce au pays qu'il « entre dans la voie de la collaboration », certains commencent à s'interroger, à douter.

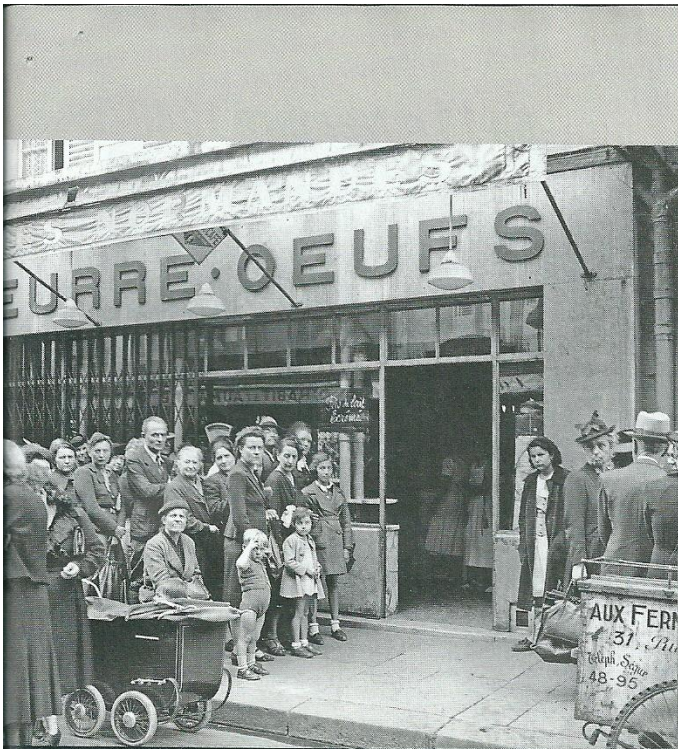
C'est dans les établissements scolaires, notamment à Paris, que bouillonne le patriotisme d'une jeunesse élevée dans le souvenir de la Grande Guerre et dans le respect de ceux qui y ont perdu leur propre jeunesse. Lycéens et étudiants n'hésitent pas à exprimer leurs sentiments : des « V » de la victoire sont tracés sur les murs ; des « Vive de Gaulle » sont criés dans les couloirs du métro, ou dans les cours des établissements ; des tracts sont lancés dans des amphithéâtres ; de petits groupes se forment, préfigurant ce que sera la Résistance ; des professeurs expriment leur sympathie pour leurs collègues juifs exclus de l'enseignement en vertu du statut des juifs décrété début octobre.

Des intellectuels communistes comme Danièle Casanova, Georges Politzer, Jacques Solomon, Pierre Villon lancent une revue clandestine, « l'Université

libre ». L'Union des étudiants et des lycéens communistes de France (UELFCF), dissoute en 1939, est reconstituée dans la clandestinité. Elle diffuse un journal, « la Relève », seule publication estudiantine à cette époque. Dans son numéro spécial de la rentrée 1940, on peut y lire : « Le gouvernement de traîtres et de corrompus installés à Vichy n'est pas le gouvernement de la France [...]. Antisémisme, xénophobie, démagogie sont devenus les fondements de la politique du gouvernement de Vichy. On tourne le dos à la vraie culture et à l'intelligence. À la porte les usurpateurs de Vichy, l'université française ne sera pas fasciste ! [...] Étudiants de France, unissons-nous pour empêcher que l'on nous enlève nos meilleurs maîtres. »

D'autres groupes se forment à l'université, comme **Maintenir**, fondé par Claude Bellanger, qui dirigeait à Paris le centre d'entraide aux étudiants mobilisés et prisonniers. Certaines organisations étudiantes sont, cependant, restées légales, dont l'Union des étudiants de France (UNEF) et les corporations de lettres et de droit, Union (la Corpo). Or, à Paris, l'UNEF est dirigée par un jeune étudiant communiste, François Lescure, futur journaliste à « l'Humanité », dont le rôle va être essentiel dans les événements de novembre 1940. « Président de l'Association corporative des étudiants en lettres depuis plusieurs mois, racontait François Lescure, j'avais reçu de la direction pétainiste de l'UNEF, repliée en zone Sud, la responsabilité de la délégation de l'UNEF pour la zone occupée. Personne ne savait que j'étais l'un des responsables de l'organisation clandestine des étudiants communistes. Sur un plan pratique, mais très précieux à l'époque, ces fonctions nous donnaient la possibilité d'utiliser le soir, alors que toutes les portes étaient closes, la ronéo de l'UNEF (place Saint-Michel), avec laquelle nous imprimions des tracts et aussi « la Relève ».





Les Français affrontent par ailleurs des problèmes de transport, de chauffage et de ravitaillement. Le pain et le sucre sont rationnés dès le mois d'août.

**Le grand scientifique Paul Langevin prend position contre les nazis durant ses cours. Son arrestation sera un déclencheur.**

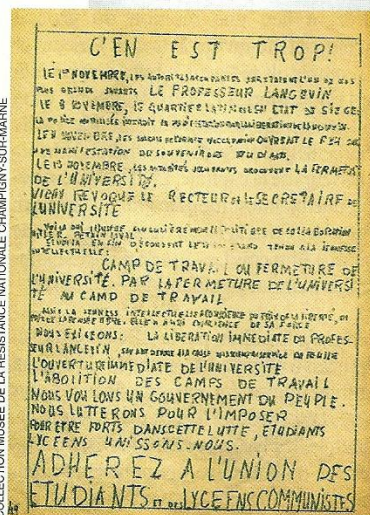


À l'approche du 11 novembre, les nazis et Vichy redoutent des manifestations dans les lycées et les facs. Les autorités allemandes ainsi que la préfecture de police prennent la décision d'interdire toutes les manifestations commémoratives.

Au cours de l'été, le grand amphithéâtre de la Sorbonne avait accueilli les membres d'un cercle pseudo-culturel franco-allemand animé par Abel Bonnard et Georges Claude, pour un cycle inauguré en grande pompe le 26 juillet. « Nous savions qu'il devait y avoir des projections illustrant la conférence, et nous avons décidé de faire un lancer de tracts dès que la salle serait obscure », témoignait Francis Cohen, un des responsables de l'UELCF. Pierre Daix précisera plus tard que les tracts en question étaient l'appel du 10 juillet de Thorez et de Duclos.

Le 26 juillet, donc, deux étudiants de la faculté des sciences, Christian Rizo et Félix Kauer, passent à l'action depuis le balcon de l'amphi. « Il y a eu une espèce de ah, ah, ah!, de cri général; les tracts voletaient dans le faisceau lumineux du projecteur; la lumière a été vite rallumée », racontait Lescure. Les deux jeunes hommes seront arrêtés, emprisonnés à la Santé puis relâchés sans jugement le 10 octobre. Leur action spectaculaire constitue, souligne l'historien Claude Souef, « la première manifestation organisée, chez les étudiants, d'opposition à l'occupation, à la collaboration ». La seconde va se produire le 8 novembre.

Scientifique de renommée internationale, grand humaniste, fondateur en 1934 du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, le professeur Paul Langevin est arrêté le 30 octobre par la Gestapo. Les nazis veulent impressionner, stopper la grogne dans les facs. Au lieu de cela, ils déclenchent la tempête. L'arrestation du savant a



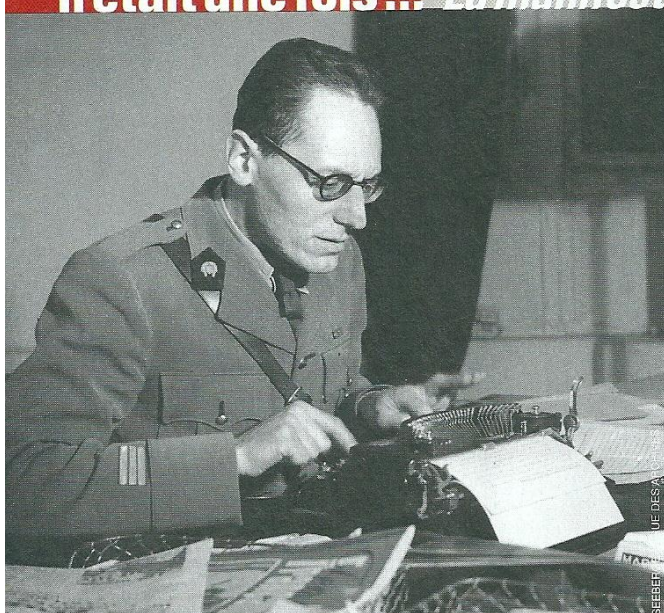
COLLECTION MUSÉE DE LA RÉSISTANCE NATIONALE CHAMPIGNY-SUR-MARNE

provoqué une vive émotion dans les facultés. Place Saint-Michel, le local de l'UNEF est en effervescence. Lescure, Bellanger, Roger Marais, de la Corpo lettres, et d'autres décident d'appeler les étudiants à se rassembler le 8 novembre au Collège de France, à 16 heures. L'heure habituelle du cours de Paul Langevin.

Au jour fixé, Frédéric Joliot-Curie prend la parole devant une trentaine d'étudiants qui sortent en chantant « la Marseillaise ». Au-dehors, des automitrailleuses allemandes ont pris position, accompagnées de policiers français, déployés en nombre. En conséquence, le lieu de rendez-vous a été modifié par le canal du bouche-à-oreille. Le rassemblement aura lieu au coin de la rue Soufflot, où un petit groupe de jeunes gens commencent à crier: « Libérez Langevin! », « À bas Pétain! », lancent des tracts puis se dispersent aux accents de « la Marseillaise ». )))

**L'opposition à l'occupant et à Vichy ne se traduit encore que par des actes isolés. Le 31 juillet, des jeunes communistes lancent des tracts reproduisant l'appel Thorez-Duclos dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. À la rentrée, ces actes se multiplient dans les universités et les lycées (graffitis, lancers d'œufs pourris...). Pour tenter de mater cette rébellion et faire un exemple, la Gestapo arrête le professeur Langevin, le 30 octobre. « C'en est trop! » clame ce tract (ci-dessus) diffusé par l'Union des lycéens et étudiants communistes. Une première manifestation étudiante est organisée le 8 novembre.**





Pour maintenir l'ordre, Vichy et les autorités allemandes interdisent les commémorations du 11 novembre. Mais, dans les établissements parisiens, des appels à manifester circulent sous le manteau et Maurice Schumann (à gauche), porte-parole de la France libre de De Gaulle à Londres, appelle sur la BBC à aller fleurir les monuments aux morts.

## Les jeunes défilent déjà le 8 novembre, Pierre Daix raconte

« Nous nous attendions à la répression de la rentrée universitaire. Aussi la destitution des professeurs juifs et l'arrestation du professeur Langevin ne nous prirent pas au dépourvu. Les étudiants décidèrent une manifestation pour le 8 novembre. Notre inexpérience eut du bon. Les Allemands, alertés par nos maladresses, multiplièrent les mesures d'intimidation, allant jusqu'à faire passer des blindés boulevard Saint-michel.

Nous ne pouvions rêver meilleur propagande. À l'heure dite, un épais barrage de flics barrait la rue des Écoles. Nous étions deux, les poches bourrées de tracts [...]. La dislocation se fit avec lenteur. Au fond, l'important était la mobilisation des flics et des occupants que nous avions provoquée. Ce fut le détonateur de la manifestation, trois jours plus tard, du 11 novembre, à l'Arc de triomphe. »

**Extraits de « J'ai cru au matin » de Pierre Daix, alors jeune militant communiste, devenu journaliste et écrivain.**

» Dans la soirée, a lieu une réunion du groupe **Maintenir**, à laquelle ont été invités François Lescure et Roger Marais. Ensemble, ils rédigent le tract d'appel à la manifestation du 11 novembre à l'Arc de triomphe, texte qu'ils ronéotypent, à nouveau, au centre d'entraide. Dès le lendemain, il est largement diffusé dans les établissements secondaires et supérieurs de la capitale. L'UELCF, jusqu'à peu favorable à une manifestation de grande ampleur, par peur de la répression, tira la leçon du 8 et, lors d'une réunion chez le père de François Lescure décida de se joindre à l'appel des organisations estudiantines.

**Dans le même temps, de Londres, par la BBC, les gaullistes incitent les Français à aller fleurir les monuments aux morts le 11 novembre**; d'autres groupes de patriotes plus ou moins structurés lancent aussi le mot d'ordre qui circule, dans les facultés, les lycées, atteint des personnes isolées... Individuelle ou collective, spontanée ou organisée, la mobilisation prend corps.

**Le matin du 11, des inspecteurs de police se rendent dans les lycées parisiens. « RAS », notent-ils.** On observe quelques petits rassemblements dans les facs, notamment en médecine. Rien de très sérieux, estiment occupants et collabos. Mais, vers 16 heures, des centaines de jeunes gens et jeunes filles, des enseignants, des parents d'élèves, des anciens combattants, commencent à confluer vers les Champs-Élysées.

**Témoignages recueillis par Claude Souef** (musée de la Résistance nationale de Champigny, Notre musée n° 120, octobre 1990): « Dans la classe, nous entretenions des discussions sur le thème Pétain-de Gaulle et c'est comme ça que, le 11 novembre, le bruit, s'est répandu comme une traînée de poudre qu'il y aurait une manifestation à l'Étoile » Ivan Denys (lycée Janson). « D'abord tout le monde en parlait dans le lycée, c'était un secret de

Polichinelle. Tout le monde disait: "On va à l'Étoile." Il y avait un grand engouement. Beaucoup n'avaient pas encore bien compris ce que c'était que l'occupation allemande » Jean Gallèpe (lycée Voltaire). « Sans que nous sachions d'où ça venait, il y a eu un papier manuscrit... qui est passé dans la classe, pendant la classe même. "Faites passer, faites passer." Il n'a pas été arrêté. Nous étions environ 40, il y en a un seul qui a refusé de venir avec nous » Jean-Claude Torchinski (collège Chaptal).

**D'après les témoignages, on compte 2 000 à 5 000 manifestants.** L'historien Claude Souef, qui travaille sur ce 11 novembre 1940, explique: « Des lycéens venant à pied, en cortège, déposent des gerbes sur la tombe du Soldat inconnu. La foule est dense. Finalement, la police interdit l'accès au terre-plein. Sur les Champs-Élysées, des incidents se produisent avec des groupes de jeunes fascistes de Jeune Front et de Garde française, qui ont leur permanence sur l'avenue. » On entend « la Marseillaise », « le Chant du départ », des « Vive la France », « À bas Pétain », « À bas Hitler ». Avec ironie, des jeunes brandissent deux cannes à pêche en criant « Vive de Gaulle ».

**La police française, tout d'abord, n'intervient pas, conseillant même aux manifestants de se disperser avant que les Allemands n'arrivent.** Mais déjà, ceux-ci sont là: « Des voitures et des motos zigzaguent sur les trottoirs, pourchassant les manifestants qui se replient dans les rues. » Jean Michaux, élève en math élém et philo au lycée Janson-de-Sailly, témoigne: « Drapeau tricolore en tête, nous avons parcouru, en cortège, l'avenue Victor-Hugo. J'étais vers la queue du cortège, et quand je suis arrivé à l'Étoile, la corrida a commencé presque aussitôt. L'esplanade de l'Arc de triomphe était noire de manifestants, et c'est au moment où j'y prenais pied que les coups de feu ont éclaté. Dans l'avenue des Champs-Élysées, des Allemands en uniforme circulaient en zigzag,



## Étudiants !

Le 11 Novembre, vous avez, malgré l'interdiction de l'occupant, le souvenir de vos pères et de vos frères aînés tués dans l'outrage.

### VOUS AVEZ EU RAISON !

Vous avez voulu affirmer le désir de la jeunesse française de vivre en pays libre et indépendant.

### VOUS AVEZ EU RAISON !

Du même coup vous avez éliminé le gang d'aventuriers et de traîtres qui du Maréchal Pétain, jusqu'à son Laval et de son Bourne et héritier enfin par "L'ACTION FRANÇAISE", met le Franco à l'honneur, et rêve de reformer un pays colonial.

### VOUS AVEZ EU RAISON !

Vous avez dénoncé le propagande barbare de l'antislavisme agitée par les capitalistes qui travaillent pour leur compte et pour le compte de l'occupant.

### VOUS AVEZ EU RAISON !

Vous avez protesté contre l'inscription de Paul LOURDES, ancien combattant contre l'intelligence française.

### VOUS AVEZ EU RAISON !

Vous avez respecté les plus belles et les plus glorieuses traditions du Quartier latin, celles qui remontent à l'époque où à l'appel de Schœffer et d'Henri Coudré, la jeunesse des écoles se levait au secours de la liberté menacée par le tsarisme, où l'on criait en chœur avec "Vive la Nation ! Vive la République !"

Les professeurs de droit, qui se sont en général, quoiqu'ils soient sous la protection des hauts fonctionnaires, montrés très sympathiques, quelques-uns de vos professeurs ont été arrêtés, d'autres ont été fermés. Les maîtres qui servent l'occupant, la feuille de Léon, celle de Lucien, celle de Jeanne et celle de... toutes les autres... ont été fermés.

### JEUNES JEUNES,

Neus appartenons au Communisme, au Parti Communiste, nous avons dit à des organisations, dont les journaux ont été interdits et les salaires payés par les équipes de colporteurs, de traîtres et de gens patriotes qui poursuivent la France depuis plus d'un an.

De leurs grâces, de leurs crimes, de l'illégalité où ils ont été impliqués, les Communistes vous rendent une main fraternelle.

Mais que tous les autres vous ayez en vous le instinct, ils vous ont compris, vous avez compris, leur sympathie et leur sympathie.

Au sein de cette solidarité et de cette sympathie, ils vous disent cordialement souvent aux occasions, le salut de pays, l'indépendance de la France qui est, c'est-à-dire pas vrai, votre objectif commun.

Assurer l'indépendance de la France, c'est permettre à ce pays d'être libre et de servir sa l'humanité internationale.

Dans une France unifiée par la défaite où l'ont entraînée des politiques terribles et de l'occupant, l'indépendance de ce pays doit être assurée, dans la paix. Soyons nous vous le rendre à la France son indépendance et son unité, et nous serons les collaborateurs de la République, les hommes de Vichy et leurs maîtres de Paris, les Communistes vous disent.



**2 000 à 5 000 lycéens et étudiants convergent vers l'Étoile. La manifestation est violemment réprimée. Il y aura 150 interpellations, 11 établissements fermés. Pour la première fois, des Français ont publiquement manifesté contre l'occupant, portés par une jeunesse insoumise. Celle-ci, à l'image de Guy Môquet, contribuera de façon décisive à la Résistance.**

aussi bien sur les trottoirs que sur la chaussée, à bord de voitures militaires, pour disperser les manifestants. » François Lescurc confiera plus tard : « Coups de sifflet, des ordres hurlés en allemand. L'arme au poing, des SS jaillissent du cinéma le Biarritz, des convois allemands débouchent des rues transversales et déversent des soldats sur la place de l'Étoile, des voitures chargées d'hommes en armes foncent sur les trottoirs pour couper les cortèges. Les mitrailleuses sont mises en batterie sur la chaussée. Les Allemands matraquent et chassent les manifestants à coups de crosse de fusil. »

La presse clandestine parla de 6 à 11 morts, ce qu'aucun historien n'est aujourd'hui en mesure de confirmer. En revanche, on connaît le chiffre des interpellations – 150 –, qui vont se poursuivre tout au long de novembre. Ainsi, « le Petit Parisien » annonce, le 29, l'arrestation de plusieurs responsables et militants des étudiants communistes : Jean Rozynoer, Claude Lalet, Bernard Kirschen, Othman Ben Alya et Gisèle Vallepain, étudiants en lettres, Jean Commère, élève de Beaux-Arts, ainsi que d'un employé de la mairie du 3<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Maurice Delon, qui assure la liaison entre les étudiants communistes et la direction clandestine du Parti. Lalet, Kirschen et Rozynoer seront plus tard exécutés. François Lescurc, arrêté, est relâché grâce à une intervention de l'UNEF, à Vichy, qui croit encore à une méprise. Lescurc passe à la clandestinité. La direction des étudiants communistes en zone Nord est décapitée. Elle va se reconstituer autour de Léon Lavallée, Pierre Noël et Suzanne Djian.

Le 13 novembre, les Allemands décident la fermeture de 6 établissements secondaires et supérieurs, le 17 celle des 5 facultés parisiennes, dont la Sorbonne. Sont également fermées les universités de Dijon et Besançon, signe que la contestation avait bien gagné la province.

La presse collaborationniste attendit plusieurs jours pour évoquer, brièvement, la manifestation du 11 novembre et désigner les coupables : « Chahuteurs sans cervelle, métèques ou encore les jeunes juifs, les jeunes socialo-communistes ou encore les jeunes pourris de maçonnisme. »

Pour la première fois depuis juin 1940, des Français ont publiquement manifesté contre l'occupant et ses alliés français. Le mot « résistance » était apparu dans les appels de De Gaulle, qui finalement peu de monde connaissait alors. Le 11 novembre 1940 devient un symbole. Celui de l'entrée en résistance. ★

BERNARD FREDERICK

(1) Dans « Le Crime contre l'esprit », Louis Aragon, 1943.

**C'est donc aussi grâce à cette jeunesse qui a défié les nazis le 11 novembre 1940 qu'en 1944, dans Paris libéré, les Français ont pu commémorer l'armistice du 11 novembre.**



DR. MÉMOIRES D'HUMANITÉ / ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA SEINE-SAINT-DENIS